

**ADOLESCENTS MAGHRÉBINS
SANS RÉFÉRENTS PARENTAUX
EN SITUATION DE MIGRATION**

**ADOLESCENTES MAGREBÍES
SIN REFERENTES PARENTALES
EN SITUACIÓN DE MIGRACIÓN**

Photo : Oriana Philippe
Ceuta, 2018

Coordonné par Coordinado por

Daniel SENOVILLA HERNÁNDEZ

Manon DANGER et Elisa FLORISTÁN MILLÁN

**Jeunes et Mineurs en Mobilité
Jóvenes y Menores en Movilidad
N ° 10 - 2025**

ADOLESCENTS MAGHRÉBINS SANS RÉFÉRENTS PARENTAUX EN SITUATION DE MIGRATION

Coordonné par Coordinado por

Daniel SENOVILLA HERNÁNDEZ

Manon DANGER et Elisa FLORISTÁN MILLÁN



ADOLESCENTES MAGREBÍES SIN REFERENTES PARENTALES EN SITUACIÓN DE MIGRACIÓN



Croquis : Eddy Vaccaro



Jeunes et Mineurs en Mobilité
Jóvenes y Menores en Movilidad
N ° 10 - 2025

Jeunes et Mineurs en Mobilité
Young people and Children on the Move

Revue électronique éditée par
l'Observatoire de la Migration des Mineurs
Laboratoire MIGRINTER-
Université de Poitiers- CNRS
MSHS – Bâtiment A5 – 5, rue Théodore Lefebvre
TSA 21103
F-86073 Poitiers Cedex 9
France
Tél : +33 5 49 36 62 20
daniel.senovilla@univ-poitiers.fr

Directrice de la publication
Virginie Laval

Rédacteur en chef
Daniel Senovilla Hernández

Comité de rédaction
William Berthomière
Audrey Brosset
Jean-Pierre Deschamps
Gilles Dubus
Chabier Gimeno Monterde
Philippe Lagrange
Guillaume Lardanchet
Jean François Martini
Lluís Peris Cancio
Olivier Peyroux
Sarah Przybyl
Marie-Françoise Valette
Alexandra Vie

Logotype JMM
Lucie Bacon

Illustrations du dossier
Patrick Bonjour

Croquis rubriques
Eddy Vaccaro

ISSN 2492-5349
Les articles reflètent les opinions des auteurs
Tous droits de reproduction interdits
sans l'autorisation de l'éditeur
Copyright : OMM, 2025

Jeunes et Mineurs en Mobilité
Young people and Children on the Move
N° 10 — 2025

Dossier

Adolescents maghrébins
sans référents parentaux
en situation de migration

Coordonné par
Daniel SENOVILLA HERNÁNDEZ

Manon DANGER
et
Elisa FLORISTAN MILLÁN

Mise en Maquette
Daniel SENOVILLA HERNÁNDEZ



Observatoire
de la **Migration**
de **Mineurs**

MIGRINTER - CNRS - Université de Poitiers

Croquis : Eddy Vaccaro



{PAROLES DE JEUNES}

Le récit de Maliko

« On ne peut pas savoir ce qu'on va faire demain ! »

Le récit de Maliko

(recueilli par Cédric Morère et illustré par Patrick Bonjour)

En prison, je faisais ça tout le temps. Je prenais un stylo, une feuille, je me mettais sur la table et je commençais à écrire. J'écrivais tout. Quand je suis sorti de la prison, j'ai jeté tout ce que j'avais écrit. Je ne sais pas pourquoi. Il y avait plein de trucs. J'écrivais des lettres. Je les envoyais au pays, à la famille. C'était pour expliquer pourquoi j'étais rentré [en prison], à cause de quoi, que j'allais sortir, puis « *ne vous inquiétez pas* ». C'était à mon père que j'envoyais.

Un bateau orange

Je me rappelle que j'avais quatorze ans. Un collègue m'avait parlé d'un bateau qui faisait les allers-retours entre l'Algérie et l'Espagne. C'était un bateau orange qui partait toutes les semaines, le mardi à 22 heures. Il n'y avait pas de voyageurs. Il transportait de la marchandise. J'habitais devant le port à Oran, alors on voyait les bateaux. C'était quand j'étais chez ma tante paternelle que je voyais ce collègue. J'étais souvent chez elle depuis le décès de ma mère en 2012. Elle a eu un cancer. Elle est restée malade pendant quatre ou cinq mois.

Au début, je faisais moitié-moitié entre chez mon père et chez ma tante. Souvent, je passais la semaine chez mon père et j'allais le week-end chez ma tante. J'ai commencé à vraiment habiter chez elle quand j'ai décidé d'arrêter l'école. Toute ma famille était contre ça, mais je n'avais plus quelqu'un derrière moi pour me dire de faire les choses. Avant, même si je ne-disais rien, ma mère regardait si j'avais des devoirs à faire. Mon père n'avait pas le temps de m'aider. Il travaillait beaucoup. Il est chauffeur de taxi. J'étais aussi un peu fâché contre lui parce qu'il s'était remarié. En fait, il n'avait pas le choix avec mon petit frère qui était très jeune. Il en avait besoin. Avant, il y avait aussi ma mère qui travaillait, comme couturière. Elle taillait les habits avec des machines.

Mon père travaillait et il ne pouvait pas tout faire. C'est dur de vivre au bled. J'ai aussi un grand frère qui est parti de l'Algérie juste un an ou un an et demi après la mort de ma mère. Il est allé à Marseille. J'avais une grande sœur, qui est décédée quand j'étais petit. C'était un accident de voiture en 2005. Je me rappelle que c'était en octobre parce qu'elle venait de m'acheter des affaires scolaires. C'était l'année où je suis rentré à l'école. Je me rappelle de ça.

Partir

J'avais décidé de partir mais je n'avais pas les cinq-cents euros pour prendre un bateau, comme un zodiac. Cinq-cents euros, c'est déjà de l'argent en France, alors au bled c'est beaucoup. Mon père devait gagner dix ou quinze euros par jour en étant taxi. Il fait encore ce travail aujourd'hui.



Patrick Bonjour

Je voyais ce collègue qui m'avait parlé de ce bateau dans lequel on pouvait monter. Il m'a dit « *Je connais les horaires. Je sais qu'il rentre le samedi et il part le mardi à 22 heures. Il part en Espagne, direction Alicante* ». Je lui ai dit que j'étais chaud, que je voulais partir. Mon frère était déjà ici [à Marseille]. Je voulais le rejoindre mais je ne lui avais pas dit.

Finalement, mon collègue est parti sans me prévenir. Je l'ai cherché pendant trois jours. Il n'avait pas l'habitude de traîner ailleurs. Il dormait toujours chez lui. Sa mère aussi le cherchait. Elle était venue me voir chez ma tante parce qu'elle savait que je traînais toujours avec son fils. Ma tante m'a demandé si je savais où il était. Quand elle m'a demandé, j'ai dit que je ne savais pas, mais je me doutais qu'il était déjà parti. Comme je n'étais pas complètement sûr, je ne voulais pas lui dire.

Le lendemain, mon ami a téléphoné à sa mère pour dire qu'il était à Alicante, dans un centre. Dès qu'il est arrivé, il a été envoyé dans le centre parce qu'il était mineur. Il m'a ensuite aussi appelé sur Messenger et il s'est excusé de ne pas m'avoir dit quand il est parti. Il m'a expliqué qu'il voulait faire ça seul. Je lui ai dit « *T'inquiète, moi aussi je vais venir. Je vais te rejoindre* ».

Je me rappelle que je ne voulais pas trop attendre. J'y suis allé la semaine suivante. Mon ami était parti un mardi. Il avait téléphoné le vendredi ou le samedi et moi j'ai décidé de partir le mardi suivant. Je suis allé au port et c'était chaud. J'ai vu qu'il y avait la douane avec des chiens. Du coup, j'ai annulé. J'ai attendu la semaine suivante.

Quand le bateau est revenu, je suis allé voir où il avait accosté sur le port. Il y avait deux côtés au port et mon ami m'avait dit auquel il allait se mettre. J'espérais qu'il soit bien de ce côté parce que de l'autre côté, il y a plus de monde qui surveille. De ce côté, si tu passes c'est sûr que tu tombes sur eux. J'ai vu arriver le bateau et il est allé du bon côté. J'étais content. Je me suis dit que j'allais partir le mardi.

Personne n'était au courant quand je suis parti de l'Algérie. Je n'avais pas de sous. Je voulais acheter de la nourriture et prendre tout ce qu'il fallait. J'ai hésité à demander à mon père et finalement je suis allé voir un collègue. Il m'a demandé pourquoi mais je n'ai pas expliqué. Je lui ai dit que c'était urgent. Il m'a donné des sous et je lui ai dit que mon père lui rendra. Ils se connaissent.

J'ai pris un sac à dos pas trop grand pour être discret, à manger et une petite couette. Je l'avais depuis que j'étais petit. Je suis sorti vers 20 heures. C'était vers février je crois. J'ai pris le bus pour aller au port. Je suis allé à un endroit où il y a des bancs et d'ici, tu vois le port en contrebas. Ça descend très raide à travers les arbres. Je me rappelle que je suis descendu à 21 heures, quand il faisait nuit.

Il n'y avait pas de barrière mais la descente était longue. Je me suis assis et je me suis laissé glisser en me rattrapant aux arbres. Pour descendre, tu prends des risques. Quand je suis arrivé en bas, le bateau n'était pas très loin. J'ai sauté dans l'eau. J'étais obligé d'aller dans l'eau et nager pour longer le bord jusqu'à la chaîne du bateau. J'ai pris mon sac dans mes mains.

Je suis monté par la chaîne du bateau avec laquelle ils l'attachent. J'ai mis mes pieds dans les maillons. J'avais des petits pieds. Je faisais du trente-quatre. Ça faisait comme une échelle. C'était facile. Je suis monté comme ça et personne ne m'a vu. Je me suis dit

« *C'est bon, inch'Allah je passe* ». J'ai sauté sur le bateau. Il y avait l'enrouleur de la chaîne. Derrière ça, il y avait une petite place en contrebas, avec des genres de fenêtres. Je me suis dit « *Je reste là parce que personne ne me voit et personne ne devrait venir par ici* ». Il y avait aussi des choses au-dessus de ma tête qui me cachaient et puis ça me protégeait du froid.

Si des gens venaient pour monter la chaîne, ils ne pouvaient pas me voir mais finalement personne n'est venu. C'était automatique. La chaîne est remontée et je me suis dit « *C'est bon, c'est le départ dans pas longtemps* ».

Je n'avais pas de téléphone mais je sais que je suis monté sur le bateau à 21 heures. Comme mes vêtements étaient trempés, je les ai enlevés. Le pantalon de rechange que j'avais pris dans mon sac était aussi mouillé, mais la couverture ça allait, et je me suis mis dedans. Le sac était étanche pour la pluie. L'eau est rentrée juste au niveau des fermetures. J'ai mangé ce que j'avais pris et j'ai dormi direct. Je ne voulais pas savoir. Même s'ils venaient me réveiller, j'étais en sécurité. Je me suis dit « *Je reste au calme. S'ils viennent, tant pis et s'ils ne viennent pas, demain je suis à Alicante* ». Le bateau est parti à 22 heures comme prévu.

Au large

J'ai dormi et je me suis réveillé à 6 heures du matin. Quand j'ai entendu des sonnettes, je suis sorti cash. J'ai vu que l'on n'était pas à Oran. Les marins m'ont vu. Ils étaient choqués. Je me rappelle qu'il y en a un qui n'était pas loin et qui s'est frotté les yeux en me voyant. Ils m'ont dit « *Mais qu'est-ce que tu fais ici ?* ». Ils avaient déjà vu mon collègue il n'y a pas longtemps. Ils m'ont montré sa photo et ils m'ont dit « *Lui tu le connais ?* ». Je n'ai pas beaucoup parlé avec eux mais ils n'étaient pas méchants avec moi.

Après, ils ont directement appelé la police et on est allé au commissariat. Un marocain a traduit. Les policiers m'ont demandé comment j'avais fait pour monter sur le bateau et plein d'autres choses. Ils m'ont montré la photo de mon collègue et ils m'ont demandé « *Tu le connais ?* ». J'ai dit « *oui* ». Après ils m'ont dit qu'ils allaient m'emmener dans le même centre que lui. Ils ont pris mes empreintes mais rien de plus. Ils étaient gentils.

J'ai vu mon collègue en arrivant. Je me rappelle que je lui ai fait un gros câlin ! Les éducateurs m'ont dit de prendre ma douche et après on a mangé. C'est pas vraiment des foyers comme ici [à Marseille]. Ça s'appelle des 'centros'. Il n'y avait que moi et mon collègue qui étions algériens. Tous les autres étaient marocains.

La première chose que j'ai dite, c'est qu'il fallait que je téléphone et ils m'ont fait appeler. J'ai tout de suite téléphoné à mon père. Je connaissais le numéro par cœur. Mon père a pleuré. C'était dur pour lui. Pour moi aussi.

J'avais de la famille en Espagne. J'avais un oncle et ma grand-mère maternelle. Je me rappelle que c'était en 2005 que ma grand-mère est allée en Espagne parce que c'est cette même année que ma grande sœur est décédée. Je ne voulais pas les voir parce que j'étais en colère contre eux. Quand ma mère est morte, ma grand-mère n'était même pas venue en Algérie. A la mort de ma mère, ça a été compliqué. Sa famille a dit à mon père que c'était de sa faute, que c'est lui qui l'avait rendue malade. Il y a eu des paroles que je ne voulais pas entendre. Mon père et la famille de ma mère ne se comprennent pas.



Patrick Bonjour

On ne voyait pas souvent la famille de ma mère. Ils habitaient de l'autre côté d'Oran. Quand j'étais petit, on y allait pendant les vacances. Il y en a aussi parmi eux qui étaient à l'étranger. Le père de ma mère était marié avec trois femmes. Ma mère avait sept sœurs et treize frères. Il y en a qui sont en France, en Espagne, en Allemagne et en Belgique mais je ne les connais pas. Je les ai juste vus quand j'étais petit. Mon père voulait quand même que j'aille chez ma famille en Espagne et il leur a téléphoné. Je l'ai aussi appelé. Ils m'ont dit qu'ils allaient venir me récupérer mais ils ne l'ont jamais fait.

Dans ce centre à Alicante, je ne suis pas resté longtemps. Peut-être un mois. Je voulais venir en France pour rejoindre mon frère.

En route à nouveau

J'ai fugué un matin. Mon collègue n'avait pas voulu venir avec moi. Je suis allé cash à la gare mais je ne connaissais pas la carte de l'Espagne. Je voulais aller à la frontière avec la France et prendre un autre train pour passer. Il y avait des trains qui allaient à Valence. Je ne savais pas où c'était mais je suis monté parce que je voulais quitter Alicante.

En arrivant à Valence, je ne connaissais personne et je n'avais pas de sous sur moi. J'ai croisé des marocains. Je leur ai dit que je voulais aller en France. Ils m'ont expliqué « *Tu peux aller à Bilbao et tu rentres par Hendaye et Irun* ». J'ai demandé comment je devais faire et ils m'ont dit d'aller à la gare pour acheter le billet de train.

Je suis retourné à la gare mais je n'avais pas d'argent. Il n'y avait pas de train pour Bilbao. J'ai vu une marocaine et je lui ai dit que je voulais aller à Bilbao. Elle m'a dit « *Tu vas à Granada et de là-bas, il y aura des bus et des trains pour Bilbao* ». Je me rappelle qu'elle m'a payé le train et aussi à manger. Elle allait aussi à Granada. On est monté ensemble dans le train. Elle m'a dit « *Reste à côté de moi parce que si tu es seul, les agents de sécurité vont te voir et ils vont appeler la police* ». On a mis trois heures pour y aller. Je suis allé avec la femme jusqu'à Granada alors que Bilbao était de l'autre côté, tout en haut de l'Espagne.

En arrivant, elle m'a montré où acheter le billet de train pour Bilbao. Finalement, j'ai voulu prendre le bus parce qu'il y avait trop de sécurité à la gare des trains. Je suis allé à la gare routière mais si tu n'avais pas ton billet, tu ne pouvais pas monter dans le bus, alors je suis resté un peu à traîner. La gare était petite alors un agent de sécurité m'a capté. Il a appelé les flics.

Un nouveau foyer

La police est venue. Ils m'ont fait monter dans la voiture. J'ai été envoyé dans un autre centre. Ici, tu avais le droit de sortir que le week-end. Du lundi jusqu'au vendredi, le foyer était fermé et tu pouvais traîner qu'à l'intérieur du foyer. C'était juste un centre qui t'accueille en attendant d'être transféré ailleurs.

Ça devait être durant un week-end que je suis arrivé parce que c'était ouvert et je ne savais pas qu'ils allaient fermer durant la semaine. Les autres jeunes ne m'avaient rien dit non plus. J'étais le seul algérien. Il n'y avait que des marocains. Les algériens et les marocains ne s'entendent pas bien en Espagne. Ici [à Marseille] peut-être bien mais pas en Espagne, parce que là-bas, il y a que des marocains. Ils te disent « *L'Espagne est à nous* ». Il y en a qui viennent en France mais la plupart restent là-bas. Il y a quelques algériens mais c'est rare.

Le lundi, je me rappelle qu'ils ont fermé le foyer. J'ai serré. Je me suis dit : « *Qu'est-ce qui se passe ?* ». Les éducateurs m'ont expliqué et ils m'ont dit : « *T'inquiète pas. Aujourd'hui tu vas être transféré dans un autre foyer* ». Je voulais partir. Je voulais fuguer mais je ne pouvais pas. C'était fermé.

À 10 heures du matin, ils sont venus me chercher avec d'autres jeunes. Je me suis dit que ça allait peut-être m'aider pour la route si on se rapprochait de Bilbao. Eh bien, ils m'ont fait descendre tout en bas de l'Espagne, proche de la frontière avec le Portugal ! C'était à la campagne, proche de Cadix ! Il y avait des montagnes.

On est arrivé dans le centre vers les 18 heures. Il y avait deux éducateurs marocains. C'étaient des gros bâtards. Ils étaient jeunes. Il y en a un qui devait avoir 19 ou 20 ans et l'autre, 23 ou 24 ans. Quand je suis rentré, ils m'ont pris mes cigarettes et tout. Quand tu rentres, tu es obligé de passer à la fouille. Ils nous ont dit : « *Si vous avez des sous, il faut nous les donner* ». Ils ont dit ça ! En Espagne ce n'est pas comme ici. J'ai répondu « *J'ai pas de sous. J'ai que des cigarettes sur moi* ». Il m'a dit « *C'est interdit de fumer ici. Donne-moi ton paquet* ». Je lui ai donné.

Je me rappelle que j'ai demandé à téléphoner à mon père. Avant, je ne connaissais pas qu'il fallait mettre l'indicatif 00213 pour l'Algérie. Un des éducateurs a marqué directement un indicatif et il m'a dit « *marque ton numéro* ». Je tapais le numéro de mon père et ça ne répondait jamais. C'était bizarre. L'éducateur me disait « *Tu veux que je fasse quoi si ton père ne répond pas ?* ». J'ai compris plus tard qu'il faisait 00212. C'est l'indicatif du Maroc. Il savait très bien que j'étais algérien. Il m'avait raconté qu'il avait un pote à Oran. Je ne sais pas s'il a fait exprès ou pas. Bref, c'étaient des bâtards. Du coup, je n'ai pas pu parler à mon père et il devait penser que j'étais toujours à Alicante.

Je me rappelle que j'ai passé une mauvaise soirée. Je n'étais pas content. A part un algérien, il y avait presque que des marocains et c'était à la montagne.

Le lendemain, on a pris le petit-déjeuner dans des verres jetables. Ils ne faisaient même pas à manger sur place. Je ne sais pas qui amenait la nourriture. C'était dans des boîtes, avec des couverts jetables. Le matin, au petit-déjeuner, tu avais des couverts, un verre et une assiette en plastique et tu devais les laver pour les garder jusqu'au soir. Je te jure ! On mangeait toujours dehors. Il y avait un genre d'abri fait avec des planches fixées entre des arbres qui faisaient comme une tonnelle, avec des plantes grimpantes dessus. C'était vraiment la montagne ! À côté, il y avait une fontaine où on faisait la vaisselle, à tour de rôle. Dans les chambres, on dormait à six. Dans le centre, il devait y avoir environ vingt-cinq jeunes.

Je pleurais. Je me sentais seul. Je me disais « *Soit je reviens au pays, soit je reste ici* ». Finalement je ne suis resté que quatre jours parce que le bon Dieu m'a sauvé. J'ai dit à l'autre algérien qui était ici que je voulais partir. Il m'a répondu que c'était chaud. Si tu partais, tu allais forcément croiser les képis [les policiers] sur la route. Il fallait marcher deux heures le long d'une autoroute pour rejoindre la ville. C'est presque obligé que tu tombes sur eux. Il n'y avait pas de bus. Si tu n'as pas de voiture, c'est mort.

J'ai décidé de partir un matin vers 10 heures. Il y avait deux collègues marocains avec moi. J'ai dit « *Venez, on se taille. Il faut qu'on parte. J'ai pas envie de partir tout seul. Je connais pas. Il faut qu'on tente la chance. Venez, on essaye* ». Il y en avait un qui connaissait. Il fallait

marcher deux heures, à côté d'un genre d'autoroute et après on avait besoin d'avoir 1.20 euros par personne pour prendre le bus. On comptait aller avec ce bus jusqu'à Sevilla. Ce n'était pas trop loin.

On a fait un plan pour sortir. L'algérien ne voulait pas partir avec nous, mais il a appelé les éducateurs pour les occuper le temps qu'on sorte. Il a fait comme je lui ai dit. On a couru parce que s'ils nous voyaient partir, ils allaient appeler les flics et c'était facile de nous trouver au bord de la route. Même une heure après être parti, ça allait être facile.

On a pris déjà dix ou quinze minutes pour aller jusqu'à la route. Il n'y avait pas d'animaux mais c'était vraiment la forêt. À la route, mon collègue a dit « *C'est dans cette direction* ». On a marché. J'ai dit « *Inch'Allah on se fait pas contrôler* ». On a marché les deux heures. Il n'y a pas eu de contrôle, pas de police. On a eu de la chance.

On est arrivé à la ville. C'est là qu'on a croisé une marocaine. On a vu une femme voilée. On s'est dit « *C'est une arabe. C'est sûr* ». On est allé la voir. J'ai dit « *Tata, est-ce que tu peux nous aider. On connaît pas la route. On veut aller à Sevilla. On est en train de quitter le centre qui est à côté et on n'a pas de sous* ». En fait, mon collègue connaissait comment aller à Sevilla mais c'était juste pour lui parler. La femme a répondu « *C'est pas un foyer. J'avais mon petit cousin là-bas mais maintenant il est parti chez son oncle. Les éducateurs ne sont pas gentils. Vous avez bien fait de partir* ». C'était sûr qu'elle parlait du même foyer parce que je lui avais dit le nom. Maintenant, je n'arrive plus à m'en souvenir. Elle nous a donné cinquante euros. Elle nous a dit « *Mangez quelque chose et allez tranquillement prendre le bus. Il n'y a pas de contrôle* ». On est allé manger. Il y avait un snack hallal. Ça a fait dix euros pour nous trois.



Séville

On a pris le bus pour Séville. On a payé chacun les 1,20 euros pour le billet. C'était le soir lorsqu'on est arrivé. On est allé manger et on est allé à la gare des trains. Je me rappelle qu'il y avait un train pour Madrid. Ce n'était pas trop loin. On voulait le prendre mais on n'y arrivait pas parce qu'il fallait d'abord passer ton billet dans une machine, avant de descendre par des escalators pour qu'ensuite arriver à un contrôleur au niveau de la voie. On ne pouvait pas passer.

On a cherché et on a vu une voie sans contrôleur. C'est parce que c'étaient des trains qui n'allaient pas loin. C'est comme si tu vas de Marseille à Aix en Provence, il n'y a pas toujours des contrôleurs, mais si tu vas à Paris, tu ne vas pas pouvoir monter sans billets. Voilà, là-bas c'était exactement comme ça. On s'est dit que l'on allait longer cette voie pour s'éloigner un peu, pour ensuite traverser les autres et arriver jusqu'à celle où il y avait le train pour Madrid et revenir jusqu'au train pour monter dedans.

On a marché et au bout on a commencé à traverser les voies. Je me rappelle qu'il y en avait quatre. Premier rail, deuxième, troisième et quand on a grillé le quatrième, ils nous ont vus ! Il y a deux contrôleurs qui sont arrivés. Ils ont commencé à dire « *Comment vous faites pour passer ? On vous a vu !* ». Ils nous parlaient mais je ne comprenais même pas ce qu'ils disaient.

Ils nous ont fait remonter en haut, dans la gare. Il y avait un commissariat. On est arrivé au moment où deux képis partaient du commissariat. C'était le moment où ils finissaient leur journée de travail. Ils étaient en tenue de sport. Ils étaient sur le point d'aller jouer au foot. Ça se voyait qu'ils étaient dégoûtés de ne pas pouvoir partir à cause de nous.

Un des deux policiers nous a demandé notre âge et notre nationalité mais il s'en battait les couilles de nous. On était dans un couloir et il nous a laissés seul. Il a rejoint l'autre policier qui était dans une pièce au bout du couloir. A côté de nous, il y avait la porte d'entrée du commissariat. Dans la pièce, les deux policiers ont parlé pendant quelques minutes et l'un des deux est revenu. Il a ouvert la porte du commissariat et il est retourné avec son collègue dans la pièce. On ne s'est pas taillé. On restait. On était tous les trois à côté de la porte. Il y a un de mes collègues qui a dit « *Venez ! On se taille* ». Je lui ai répondu « *Non non* ».

Encore une fois, le policier est sorti et il a ouvert encore plus en grand la porte. On a attendu deux minutes et on s'est taillé. C'est comme s'il nous avait dit de partir. J'ai dit à mes collègues « *On ne part pas en courant* » mais ils ont couru et j'ai fait comme eux pour les suivre.

Nous sommes allés dans un jardin. On n'avait pas beaucoup de sous mais on a quand même acheté des cigarettes. Dans ce jardin, on a croisé des jeunes qui nous ont donné des joints. On en a fumé deux et on a dormi jusqu'à 10 heures le lendemain matin. C'est parce que j'avais jamais fumé.

On s'est levé et on a cherché une mosquée parce que c'était chaud pour prendre un bus ou un train. Il y avait trop de sécurité à la gare. On s'est dit qu'on allait demander des sous aux gens à la mosquée. Le problème, c'est qu'on ne savait pas où c'était. J'ai vu une femme marocaine. On lui a demandé et elle nous a indiqué. On a trouvé et on est rentré. Il y avait des gens qui venaient prier. On a expliqué que l'on avait fugué d'un centre, et que sans argent, on se faisait contrôler à chaque fois en rentrant à la gare. J'ai expliqué que je voulais

rejoindre ma famille. Il y a un de mes collègues qui a dit qu'il allait voir son frère, l'autre qui allait voir sa tante ou je ne sais plus quoi. On est resté un moment pendant que les gens parlaient entre eux. En tout, ils nous ont donné deux-cents euros. Ils avaient tous donné dix ou vingt euros et quelqu'un avait même donné cinquante euros. On était refait.

Je me rappelle être resté un peu avec eux et on est parti vers 17 ou 18 heures. Avec les deux-cents euros, on était content comme si on avait les papiers. Vers 21 heures, on a acheté les billets à la gare routière. Le départ était à 00h45.

Dans la gare, il y avait trop d'agents de sécurité alors pour ne pas prendre de risque, on est allé attendre dans un jardin à côté. On a croisé des jeunes marocains des quartiers. Ils sont restés avec nous et nous ont proposé « *Est-ce que vous fumez ?* ». J'ai dit « *Non, on a de la route là* ». L'heure est arrivée et on est revenu à la gare prendre le bus de Sevilla à Madrid.

Madrid

J'ai dormi pendant le voyage. On est arrivé entre 7 heures et 7 heures 30. Les gens dans la rue partaient au travail. Je ne comprenais rien. Je voyais des gens partout qui marchaient, qui couraient ! C'était la capitale. C'est bizarre. Tu ne peux pas marcher. Si tu ne cours pas, tu fais des bouchons sur le trottoir.

On cherchait un cybercafé pour internet. On en a trouvé un et on est rentré. C'est là que j'ai pu parler avec mon père et lui dire que j'étais à Madrid. Ça faisait plus d'une semaine que je ne l'avais pas eu au téléphone. C'est à ce moment aussi que j'ai commencé à parler avec mon frère à Marseille pour la première fois depuis que j'étais parti de l'Algérie. Enfin, c'était juste par message. Il m'a dit « *Rejoins-moi à Marseille* ». En même temps, j'ai aussi parlé à des amis qui étaient à Bilbao. C'est à ce moment que j'ai voulu aller de Madrid à Bilbao pour passer en France.

On est sorti du cyber et mes collègues se sont demandés ce qu'on allait faire. Puis, ils m'ont dit « *On va encore à la mosquée et comme ça on va jusqu'à Paris !* ». J'ai dit « *Bien sûr, on va faire toutes les mosquées ! On dirait qu'on va aller comme ça jusqu'en Amérique ! Non, on se taille. J'ai pas envie de perdre de temps* ».

Je voulais partir le même jour mais on a dû rester une nuit. On n'a pas pu rentrer à la gare. Il y avait des civils [policiers en civil] de partout. Je les ai repérés. Ça se voyait que c'étaient des civils. On n'avait plus d'argent et c'était trop difficile de monter dans un train sans payer les billets.

On est reparti et à un endroit dans la rue, il y avait comme une préfecture de police. On est passé devant sans s'en rendre compte. Juste au moment où j'ai vu qu'il y avait des voitures de police, il y a une femme et un mec qui sont sortis du bâtiment. On a compris que c'étaient des civils. Ça faisait longtemps que nous n'avions pas pris de douche et puis on avait des sacs à dos. On n'était pas discret et ils sont direct venus vers nous.

On s'est fait contrôler. Heureusement qu'ils étaient hyper gentils eux. Ils nous ont dit « *Si vous restez ici, c'est mort. Qu'est-ce que vous comptez faire ? Vous allez ailleurs ou vous comptez rester ?* ». J'ai répondu « *Non, nous on vient d'arriver ici et on va continuer la route. On va aller à Bilbao. Là, on va acheter les billets à la gare* ». On comprenait un peu ce qu'ils disaient parce qu'il y avait un des deux marocains avec moi qui parlait plus ou moins

espagnol. Les policiers ont dit que ça allait et ils nous ont pris en photo. Ils étaient gentils. Ils nous ont parlé normalement.

On est reparti mais on ne savait pas où aller. Finalement, on a décidé d'aller à la mosquée. On a croisé des arabes et on leur a demandé comment il fallait faire pour y aller. C'était un peu loin du centre-ville. J'ai oublié le nom du quartier. On a pris un bus. Je me rappelle que c'était un vendredi. C'était fermé quand on est arrivé. On n'avait pas d'endroit où aller, alors on a passé la nuit dehors. On a vu une poubelle pour les cartons. Elle était très grande et pas complètement remplie. C'était propre. On est rentré tous les trois. On a dormi dedans parce qu'il faisait hyper froid.

Le matin, je me suis réveillé. C'est un chien qui a pissé sur la poubelle et qui aboyait qui m'a réveillé. J'ai ouvert un peu le couvercle de la poubelle pour voir s'il faisait jour. J'ai dit à mes collègues « *C'est bon, on se taille* ». On dirait que c'est le bon Dieu qui nous a sauvés parce que quand on avait dormi dans le jardin à Sevilla, ils ne voulaient pas se réveiller. Cette fois quand j'ai dit « *On se réveille* », ils se sont levés et en deux secondes on est sorti. Trente secondes plus tard, il y a un camion poubelle qui est arrivé. Il a pris la poubelle et l'a vidée. Il n'y avait même pas un employé derrière le camion. C'est tout automatique. J'ai dit à mes collègues « *Si on n'était pas sortis, on serait morts. S'il n'y avait pas eu le chien, on serait morts* ». On aurait été écrasé et le chauffeur ne l'aurait même pas vu. J'ai imaginé ce truc et j'étais trop mal. On dirait que le bon Dieu a envoyé le chien.



Patrick Bonjour

De là, on a rejoint la mosquée qui était fermée le jour d'avant. On a parlé avec l'imam. On lui a expliqué que l'on voulait aller à Bilbao mais qu'il nous manquait de l'argent pour acheter les billets. Il a parlé aux gens. Ils nous ont amené à manger. Ensuite, ils ont fait la prière. Quand ils ont fini, il y a quelqu'un qui nous a donné des sous. Ils nous ont donné 70 euros à chacun.

Direct on est allé à la gare des bus. Le départ était tard le soir et on est arrivé dans la nuit. En arrivant à Bilbao, je me rappelle qu'il y avait la fête. Tout le monde était *khapta* [ivre]. J'avais l'impression que j'étais arrivé au États-Unis. On voulait acheter à manger. Il nous restait des sous mais tout était fermé. On a fini par trouver une boulangerie.

Bilbao

Mes amis ont décidé d'aller au centre-ville. Ils ne voulaient plus rester avec moi. Ils cherchaient une patrouille de police pour être emmenés dans un centre. Je me rappelle qu'ils ont trouvé des policiers mais ils s'en foutaient et ils leur ont dit d'aller à un endroit dans la ville. Ce n'était pas comme ailleurs en Espagne.

Mes amis sont partis et je suis resté tout seul. Il me restait douze euros dans la poche. J'ai marché jusqu'à l'endroit où des gens faisaient la fête dehors. J'ai trouvé un marocain et je lui ai demandé où je pouvais trouver un cybercafé. Je voulais appeler mes amis qui étaient ici, à Bilbao. Il m'a dit qu'il fallait prendre le bus. Je suis resté avec lui un peu avant d'y aller. Il m'a fait fumer. J'étais défoncé.

À huit heures, j'ai pris le bus et je suis arrivé au cyber. J'ai appelé mes amis avec la webcam. Il y en a un qui a reconnu un truc rouge derrière moi. En fait, il connaissait ce cyber. Il m'a dit « *Ne bouge pas, on arrive* ». J'ai raccroché et pendant le temps qu'ils venaient, j'ai appelé mon père et mon frère, ma famille. J'ai parlé avec eux jusqu'à ce que mes amis arrivent.

J'étais content. J'avais des collègues. Ils m'ont emmené avec eux. Cash ils m'ont payé le coiffeur. Il y en a un qui m'a ramené chez lui. Je ne sais plus à qui était l'appartement. Peut-être que c'était à sa tante. C'était toujours à Bilbao mais pas dans le centre.

J'ai pris la douche. Il m'a donné des habits. Je me sentais bien. Après mon ami m'a dit « *Viens on sort* ». On est sorti et on a passé la soirée. Dans la nuit, on a voulu rentrer et on a pris le métro. On est tombé sur des contrôleurs et ils ont appelé les képis. On a attendu qu'ils arrivent et on est allé au commissariat. La police a pris nos empreintes et après ils m'ont emmené dans le centre où il y avait mes collègues avec qui j'étais venu.

Je suis resté trois semaines dans ce centre. Le directeur était marocain. Je lui ai dit que je voulais aller en France, pour savoir s'il pouvait m'aider. Il m'a donné quatre-vingts euros et m'a dit que je pouvais y aller. À Bilbao, on m'avait dit qu'il y avait un bus qui va jusqu'à Saint Sébastien. Je suis sorti du centre vers 17 heures. J'ai acheté mon paquet de cigarettes et mon billet de bus. Je préférais la nuit pour ne pas me faire arrêter, même si ça me faisait dormir dehors. Je suis arrivé à Saint Sébastien dans la soirée et j'ai vu deux algériens qui voulaient aussi passer la frontière. Ils m'ont dit qu'il fallait prendre un bus pour aller juste avant la frontière, à Irun. Nous sommes partis ensemble.

Frontière Franco-Espagnole

À partir de là, j'ai commencé à croiser des français. D'Irun, il faut aller à Hendaye en France. La frontière est entre les deux. On a marché et on est arrivé à la gare d'Hendaye. Ce n'est pas loin. Comme on est arrivé à trois heures du matin, c'était fermé et on s'est fait repérer avec les caméras. La police est venue et ils m'ont pris. Les deux algériens que j'avais suivis n'ont pas été arrêtés. La police ne les a pas vus.

Ils m'ont ramené jusqu'au commissariat. J'ai dit que j'étais mineur, etcetera. Ils m'ont dit « *Tu n'as rien à faire en France. Rentre en Espagne par où tu es venu* ». Après, ils m'ont fait un papier comme quoi je suis libre et ils m'ont ramené au niveau de la frontière avec l'Espagne. Il y avait un rond-point qu'ils ne pouvaient pas dépasser avec la frontière. Ils m'ont fait descendre et ils m'ont dit « *Traverse et rentre* ».

J'ai traversé et j'ai demandé à quelqu'un à quelle heure ouvrait la gare d'Hendaye. On m'a répondu que c'était à cinq heures du matin. Je me suis assis dans un rond-point et j'ai attendu avec mes cigarettes. Il était trop beau ce rond-point. Il y avait de l'eau et des fontaines. Ça faisait comme un jardin. C'était magnifique. J'ai attendu ici. J'en n'avais rien à foutre.



Patrick Bonjour

Il y avait presque personne mais j'ai trouvé quelqu'un et je lui ai demandé l'heure. Je me rappelle que je suis allé vers lui et il avait peur. Il pensait que j'allais le voler. Il traînait avec un chat dans ses mains. Je ne comprenais pas l'espagnol et j'ai demandé à regarder sur sa montre. C'était quatre heures et demie. J'ai attendu dix minutes parce qu'il fallait juste dix minutes de marche. Tu passes un pont et tu vas tout droit. Heureusement que j'ai retenu la route quand je suis passé la première fois avec les autres.

Je suis arrivé à cinq heures. La gare était ouverte. Je suis rentré et j'ai vu qu'il y avait un train. J'ai vérifié qu'il allait bien en France et directement je me suis assis. Dedans, il y a un contrôleur qui m'a dit « *Sois tu payes, sois tu descends à la prochaine gare* ». J'ai dit que je payais. Ça coûtait trente-cinq euros. Le train faisait Hendaye-Bordeaux. Dans le train, j'ai rencontré quelqu'un dans la même situation que moi. Il voulait aussi aller à Marseille donc quand même, je n'étais pas tout seul.

En France, je n'ai pas passé de nuit avant d'arriver chez mon frère à Marseille. On est arrivé à Bordeaux vers 7 ou 8 heures du matin. On voulait aller à Marseille mais c'était trop cher et il fallait réserver à l'avance. On est sorti de la gare et on est allé prendre un petit-déjeuner. Ensuite, on est allé à une agence pour prendre des billets de bus. Ça a été difficile pour acheter les billets. Ils nous ont demandé des pièces d'identité mais on n'en avait pas. Mon collègue avait déjà un papier de l'ASE et ça a suffi pour lui. Moi j'ai donné le papier de la police à Hendaye qui me disait que je n'avais pas le droit de rentrer en France. Le gars n'a même pas regardé. Il a juste regardé mon nom, mon prénom et ma date de naissance. Ça a fonctionné alors que s'il avait lu le papier, il m'aurait dit que c'était interdit que je sois ici et il ne m'aurait peut-être pas vendu le billet.

C'était impossible de trouver un billet direct pour Marseille. On a d'abord pris un billet pour aller à Toulouse. Ça coûtait environ 10 euros. Le départ était à 14 heures. En attendant l'heure, je me rappelle que l'on est allé manger. Il m'a payé le repas. On a fumé des cigarettes et à 13 heures on est allé vers la gare. On a pris le bus de Bordeaux à Toulouse.

Quand on me demande si je suis allé à Toulouse, je dis non parce que je suis juste passé par la gare. Je ne suis même pas resté cinq minutes. Je me rappelle juste de comment est faite la gare. On est arrivé à la gare des bus et juste en face, il y a celle pour les TGV. Cash on y est allé. Sur le tableau, on a vu que juste cinq minutes après, il y avait un train pour Marseille. On a regardé la voie. On a couru et on est monté dedans. Ça devait être 17 heures. J'ai dormi et à 23 heures, je me suis retrouvé à Marseille. Mon frère ne savait pas que j'arrivais.

Marseille

Je suis allé à un taxiphone juste en bas de la gare, pour appeler mon frère mais ça ne répondait pas. Le mec qui était avec moi est allé à Noailles et je suis allé avec lui. Il m'a payé à manger et après il m'a passé son téléphone pour que j'essaye encore d'appeler mon frère. Cette fois, il a répondu et je lui ai dit que j'étais à Noailles. Il m'a dit « *Ne bouge pas, j'arrive* ». Il est venu me récupérer et il était content de me voir. Ça faisait environ deux ans que l'on ne s'était pas vu. Lui, il était venu en bateau. Il a dû partir en 2012 ou 2013. Il n'est pas resté longtemps après le décès de notre mère.

Ça a été un trajet quand même pour arriver à Marseille ! C'était un peu dur de vouloir traverser des pays sans argent. C'était impossible et en même temps possible.

À ce moment-là, mon frère habitait à la Joliette, dans un appartement avec un collègue. Il gagne sa vie encore aujourd'hui en travaillant dans la coiffure. Il a appris ce métier au pays. C'est vrai que c'était un peu dur quand je suis arrivé parce qu'il ne gagnait pas beaucoup. Des fois vingt euros dans la journée et parfois rien, s'il n'avait pas de client. Il n'avait pas de papiers et il est toujours sans papiers aujourd'hui.

Il m'avait trouvé un travail dans une boucherie. C'était un peu dur. Je ne travaillais pas beaucoup d'heures et le salaire était bas. Le patron me faisait venir de 7 heures jusqu'à 9 heures du matin. Je nettoiais les frigos, la chambre froide, les vitres. Je regardais aussi s'il manquait des boissons dans les frigos. C'était ça mon travail. Des fois, si la femme de ménage ne venait pas, je revenais le soir. Je nettoiais le rôti à poulet. Quand je faisais le matin et le soir, il me donnait trente euros. Si je faisais que le matin, il me donnait que dix euros. Il y avait des moments où la femme de ménage venait tous les jours, alors ça faisait que 10 euros. Des fois, le patron m'aidait en me payant des habits, ou un téléphone. Ça lui arrivait aussi de me donner cent euros pour aider mon frère. J'ai travaillé sept ou huit mois dans cette boucherie.



Plus tard, le boucher m'a dit qu'il prenait des risques en me faisant travailler parce que j'étais petit et que c'était pas déclaré. Il me disait qu'il voudrait m'embaucher en contrat pour que ce soit plus tranquille. Je ne savais pas comment faire les démarches. À un moment, j'ai arrêté de travailler parce qu'il y avait beaucoup de contrôles. Mon frère voulait que j'aille en foyer. Il voulait m'emmener à l'Addap 13. Je ne connaissais pas. Il venait de rencontrer sa copine qui voulait aussi m'emmener. Je savais que j'avais le droit de partir dans un foyer mais comme j'étais encore petit, je me disais que ce n'était pas le moment et puis je voulais rester avec mon frère.

Basculements

Il y a un moment où mon frère est rentré au dépôt [centre de rétention administrative]. Il y a eu un contrôle de papiers dans la rue. C'est sa copine qui m'a appelé pour me prévenir. Je n'étais pas bien ce jour-là. J'avais peur qu'il soit renvoyé au bled et que je reste tout seul. J'avais quinze ans. C'était la deuxième fois qu'il y allait mais la première fois, j'étais encore au pays.

À ce moment-là, on n'habitait plus à la Joliette. On venait de partir vivre vers National. L'appartement était au premier étage du coiffeur où il travaillait. C'était un squat. Mon frère avait repéré que personne n'y vivait pendant les trois ou quatre ans qu'il était travaillé ici et il a décidé d'y habiter.

C'était vraiment la galère quand mon frère est parti au dépôt. C'était un peu dur pour moi parce que je n'avais plus personne et le boucher ne me faisait pas venir tous les jours, jusqu'au moment où il m'a dit ne plus venir du tout. C'était compliqué sans mon frère et sans argent. Je volais parfois de la nourriture dans les supermarchés mais je n'étais pas fait pour ça.

C'est de là que j'ai commencé à fréquenter des gens. Jusque-là, je ne connaissais personne. C'étaient des jeunes de quartier que j'avais rencontrés. Ils n'étaient pas comme moi. Ils avaient des papiers. Ils travaillaient au réseau, à la cité de la Castellane et ils m'ont proposé de travailler. J'y suis allé. Je n'avais pas le choix.

Je faisais le guetteur. Je commençais le soir à 17 heures et s'il n'y avait pas de relève, alors je finissais à 1 heure du matin. J'étais au milieu de la cité. Je surveillais si je voyais des mecs bizarres ou des civils. Je travaillais tous les jours dans le réseau. Je prenais soixante euros et parfois cent ou cent-vingt si je restais toute la journée. C'est vrai que j'ai pu mettre des sous de côté. Mon frère est resté deux mois au dépôt et quand il est sorti, je lui ai acheté plein de trucs.

Quand mon frère est sorti, il voulait que j'aille en foyer. Il m'a demandé ce que j'en pensais en me disant que je pourrais retourner voir le patron de la boucherie pour travailler avec un contrat et puis que j'aurais une chambre pour moi. Je ne l'ai pas écouté. Je m'étais habitué à travailler au réseau.

J'ai commencé à faire des sous et quand tu fais ça, tu as plein de collègues autour de toi. C'était comme ça. Je ne dormais même plus à l'appartement avec mon frère. À la Castellane, j'avais pris un appartement. C'est moi qui payais le loyer. C'était un gérant qui m'avait passé cet appartement. Aussi, parfois je dormais dans des hôtels. Je faisais ma vie et je n'étais pas vraiment disponible.

Embrouilles

Je travaillais tous les jours. C'était devenu comme un travail normal. C'est là que j'ai rencontré des mecs qu'il ne fallait pas. C'est par rapport à eux que je suis rentré en prison. C'étaient des mecs et des filles qui n'étaient pas de Marseille. Il y en avait d'Aix, de Vitrolles ou de Martigues. On était comme des collègues mais il ne fallait pas que je reste avec eux. À ce moment-là, je *jobais* [travailler dans les réseaux de cannabis] mais je ne suis pas rentré par rapport à ça. Je suis rentré par rapport à une autre histoire.

Une fois, j'avais beaucoup travaillé. J'avais fait trois semaines d'affilées. Pendant ces trois semaines, je travaillais la journée et quand je finissais, je dormais. Je n'étais pas descendu en ville pendant tout ce temps. Parfois, il y avait des gadjis qui venaient à l'appartement. Je faisais comme ça tous les jours. Après, je me suis dit que j'allais déguster [me faire plaisir] en ville. C'était le début de l'été. J'ai appelé les collègues. Ceux qu'il ne fallait pas que je rencontre. J'ai dit « *Venez, on va faire des soirées* ». Ils sont venus et on est allé passer la soirée et la nuit à Martigues. On était cinq. Le lendemain, on a décidé de rentrer à Marseille. La journée, on est allé à la plage. Il faisait chaud ce jour-là. Ça devait être le 2 ou 3 juin. En fin de journée, on est rentré et on est allé se doucher chez un de mes collègues en centre-ville.

Je n'avais plus de sous sur moi et j'ai décidé d'aller à la Castellane voir le gérant pour récupérer ce qu'il me devait. J'ai fait l'aller-retour. Je suis revenu vers neuf heures du soir. J'ai appelés mes collègues pour les retrouver. Ils étaient au Vieux-Port. Je les ai rejoints et on y est resté jusqu'à une heure du matin. On s'est dit qu'on n'allait pas passer une nuit blanche, alors on a décidé de rentrer chez un des collègues qui habitait près de la gare. On avait faim, alors sur la route, on est passé par la porte d'Aix parce qu'il y a une boulangerie qui ne ferme pas la nuit.

En redescendant vers Colbert, c'est là qu'on a croisé deux gars. Ils sont venus vers nous et ils nous ont donné des cigarettes ! C'était comme si c'étaient des fous. J'ai pris une cigarette et je l'ai allumé. Ils étaient un peu plus âgés que nous. On s'était assis dans un bloc [le bas d'un immeuble]. On discutait et je me suis dit « *Tout va bien* ». Je faisais attention parce que j'avais des sous sur moi. Comme je revenais d'en récupérer au gérant à la Castellane. Je devais avoir autour de quatre-cents euros.

À ce que j'ai compris, les deux gars venaient d'arriver en France depuis deux jours. Ils étaient de la Côte d'Ivoire. Il y en a un qui parlait avec une fille de notre groupe. La fille regardait les photos sur le téléphone de l'ivoirien et à un moment, elle l'a donné discrètement à mon collègue. Il est monté dans le bloc avec le téléphone en prenant l'ascenseur.

Cinq minutes plus tard, l'ivoirien a voulu dormir. Il était un peu fatigué. Il a dit « *Mon téléphone, il est où ?* ». Je lui ai répondu « *Mon collègue arrive. Il va te le rendre* ». Le mec a commencé à insister. J'ai téléphoné à mon collègue et il m'a dit « *Fais le sortir du bloc. Il faut pas que je sorte devant lui* ». C'est là que j'ai compris qu'il voulait lui voler. Moi, je n'avais même pas pensé à voler le téléphone. J'en n'avais pas besoin parce que j'avais des sous sur moi. J'avais déjà coffré de l'argent.

Après le mec a voulu monter dans le bloc et on a pris l'ascenseur. J'ai prévenu mon ami par téléphone. On ne trouvait pas mon collègue et le mec s'est énervé. Il a pris un extincteur et il le vidait dans les étages. Ça a fait beaucoup de bruit. J'ai eu peur que des habitants de l'immeuble sortent et on est vite descendu avec l'ascenseur.

On est resté en bas un moment. Ma copine était avec moi. Mon collègue avait réussi à sortir de l'immeuble sans se faire voir. Il est parti se cacher vers le métro. On a voulu aller le rejoindre et on a dit au mec qu'il s'était fait voler son téléphone, que mon collègue était parti. Il a commencé à pleurer en disant « *Rendez-moi mon téléphone* ». Il m'a fait de la peine et j'ai appelé mon collègue pour lui dire de lui rendre. Mon collègue m'a répondu « *Non je le veux, t'inquiète pas* ». Je lui ai dit « *Qu'est-ce que tu le veux ? Rends-lui. Il n'a pas un euro* ». Il ne voulait pas. Il disait qu'il allait le garder.

Je voulais partir mais je ne pouvais pas laisser ma copine dans la merde avec eux. Sinon je serais parti. J'avais tout ce qu'il faut avec moi, des sous et mon collègue était en train de voler le mec. Je n'avais pas besoin de ça et puis je n'étais pas en règle sans les papiers.

Finalement, à un moment, j'ai dit « *Moi je pars* ». Ma copine a dit qu'elle venait avec moi et tout le monde m'a suivi. L'ivoirien aussi nous a suivis. On allait en direction du Vieux-Port. J'ai appelé mon collègue qui avait volé le téléphone et il est venu, mais il se cachait derrière les voitures pour ne pas que l'ivoirien le voit. Il faisait le gamin.

À un moment, l'ivoirien a mis un gros coup à la *gadj*i qui était avec nous. C'était la copine à mon collègue qui avait volé le téléphone. Du coup, il est sorti de derrière les voitures et il est venu en courant. Il a poussé le mec qui est tombé en arrière. La fille a sorti un couteau de son sac et elle l'a donné à mon collègue. Il a mis sept coups de couteau au mec, au niveau des cuisses.



De là, il y avait deux darons qui partaient à la mosquée pour faire la prière. Ça devait être six heures du matin. Ils allaient appeler la police et on est parti en courant. Le mec qui a pris les coups de couteau a quand même réussi à nous courir après. On a couru jusqu'à la Joliette et on a réussi à le perdre. On a pris le métro et on est parti à la gare. À ce moment-là, j'ai dit que je rentrais et finalement on est resté ensemble pour aller à Noailles. Mon collègue a vendu le téléphone. Ensuite, on est allé manger et tout le monde est rentré chez soi. Moi je suis allé chez mon frère pour me changer.

Le lendemain, je suis retourné travailler au réseau à la Castellane. C'est dix jours plus tard que je me suis fait arrêter à National. J'étais habillé pareil que sur les images des caméras de surveillance. J'allais prendre le bus pour aller travailler à la cité. La police est venue vers moi. Avec eux, il y avait l'ivoirien qui avait pris les coups de couteau, qui m'a reconnu.

Prison

Je suis parti en garde-à-vue pendant quarante-huit heures. Après je suis passé devant la juge et elle m'a dit « *Un an de mandat de dépôt* ». Elle n'a pas voulu comprendre.

J'ai fait cinq mois et demi de prison. Pendant les quatre premiers mois, ma famille n'était pas au courant. Même mon frère ne savait pas. Le seul numéro que j'avais, c'était celui de mon père mais je ne l'ai pas dit aux éducateurs de la prison. Le seul truc que je me suis souvenu pour contacter mon frère, c'était l'adresse de la boucherie où j'avais travaillé. J'ai envoyé une lettre et mon ancien patron a dit à mon frère que j'étais en prison. Quelques jours plus tard, il m'a emmené des affaires. J'ai écrit à ma famille et j'ai tout expliqué. J'ai dit que j'étais vraiment désolé. Je sais que j'ai fait quelque chose de pas bien et le bon Dieu m'a puni. Il ne fallait pas que je fasse ça.

Quand je suis rentré [en prison], je me suis vraiment rendu compte. J'ai fait un changement qui pour moi est incroyable. Avant ça, j'étais comme méchant. J'avais perdu ma mère. Quand je suis arrivé en France, je n'avais pas ma mère et tout ce que je voyais me paraissait normal. J'étais capable de faire des choses difficiles, comme de venir tout seul de l'Algérie et en même temps de faire des choses mal. Ce n'était pas mon objectif de faire ça mais j'en étais capable. Je ne voulais pas être méchant. Par exemple, je ne faisais pas de vols à l'arraché. Le problème, c'est que mon frère était allé au dépôt et je n'avais pas d'argent. Si je ne travaillais pas au réseau, je n'avais pas de sous. Personne n'allait me dire « *Tiens, prend ça, mange !* ». Je n'avais pas le choix. J'ai préféré faire ça, plutôt que de voler.

Quand j'étais en prison, je faisais que de gamberger « *Pourquoi je suis venu en France ? Pourquoi je suis rentré en prison ?* ». J'étais venu dans l'objectif de faire ma vie, pas pour faire le con.

Quand je suis rentré, c'était tarpin dur [très dur]. Je me disais que le bon Dieu m'avait puni, que j'avais fait une erreur qu'il ne fallait pas faire. Je me suis dit « *Comment j'ai pu faire ça à quelqu'un qui venait d'arriver en France ?* ». J'ai pensé à moi quand je venais d'arriver en Espagne. Je me suis imaginé que j'avais un téléphone avec les numéros de mon père ou de mon frère et que quelqu'un me l'aurait pris. J'aurais été très mal. En plus, c'était un mec qui n'était pas dans son pays. Il venait de Côte d'Ivoire. C'était dur pour lui de se faire voler son téléphone alors que ça faisait juste deux jours qu'il était en France. Il n'avait même pas de papiers. Je l'avais méritée la prison. Normalement on la méritait tous dans le groupe. Eux, ils ne sont pas rentrés en prison. Si j'avais été juge, j'aurais fait rentrer tout le monde.



Patrick Bonjour

En prison, c'était dur. Tu t'ennuies toute la journée dans ta cellule. Il y a des activités mais c'est juste un peu. J'étais très content quand ils m'ont fait sortir. Je me suis dit que je n'allais plus faire le con. Je me disais que je ne devais même pas espérer avoir les papiers, que c'était mort.

Une nouvelle vie en construction

Je suis sorti de prison après cinq mois et je suis allé chez mon frère en étant suivi par une éducatrice. Je n'avais pas l'obligation d'être en foyer. Quand j'habitais chez mon frère, je partais souvent chez la juge pour faire le point. La juge m'a dit que j'avais l'obligation de faire une formation.

En sortant de la prison, j'étais inscrit pour faire un CFG [Certificat de Formation Générale]. C'était la prof de la prison qui m'avait inscrit. Je devais le passer en novembre à l'EPM [Établissement Pénitentiaire pour Mineurs]. Ce jour-là, mon éducatrice est venue me chercher chez mon frère pour que je passe l'examen.

On était en novembre et je me disais qu'il ne fallait pas que je perde l'année scolaire. Il y avait un autre professeur à la prison qui a vu que je pouvais faire des études et il m'a cherché une place dans un lycée. Il m'avait pris un rendez-vous au lycée Nord. Durant cet entretien, ils m'ont demandé ce que je voulais faire et ils m'ont dit qu'il y avait une place en CAP Cuisine dans un autre lycée. J'ai eu un autre rendez-vous dans ce lycée. Quand j'y suis allé, j'étais trop motivé et ils l'ont vu. Je me rappelle que c'était la fin de semaine et que j'ai commencé le lundi d'après. J'ai fait un essai de trois semaines.

En étant chez mon frère, c'était quand même un peu compliqué d'aller à l'école. Il n'y avait personne qui me réveillait. Je mettais le réveil pour me lever tout seul. Aussi, je n'avais pas le droit de prendre le bus scolaire. Il me manquait des papiers pour faire la carte. Le professeur de la prison m'avait donné vingt euros pour le bus de la ville. C'était la galère parce je devais prendre plusieurs bus. J'arrivais tous les jours en retard. Les professeurs ne me disaient rien parce qu'ils savaient que je ne prenais pas le même bus que les autres élèves.

La copine de mon frère s'était mise en contact avec mon éducatrice. Elle lui a dit qu'il fallait me trouver un foyer. Je n'étais pas au courant que mon éducatrice cherchait. Moi, je voulais rester chez mon frère.

Je me rappelle que c'était durant la troisième semaine de l'essai à l'école que je suis arrivé ici, au foyer. Je ne voulais pas venir parce que je pensais que c'était pareil que les centres en Espagne. C'était très strict là-bas. Après je me suis rendu compte que ce n'était pas pareil. Petit à petit, je me suis habitué et ça allait. J'étais sérieux à l'école et j'ai eu mon CAP cuisine. À l'école je voulais aussi améliorer le français. C'est dur de parler le français. Bientôt, je vais commencer un Bac pro en apprentissage.

En Algérie, mon petit frère a arrêté l'école. J'aimerais le faire venir ici avec des papiers. Je ne veux pas qu'il souffre comme moi. Soit il vient en règle avec un visa, soit il ne vient pas. Je me pose la question à moi-même « *Est-ce que je serais venu en France si ma mère était encore en vie ?* ». Peut-être que je ne serais pas parti. Après on ne sait pas, c'est le destin.

On ne peut pas savoir ce qu'on va faire demain !